

Enfin, le Film !



Brèves. de Comptoir

un film de Jean-Michel Ribes
un scénario de Jean-Michel Ribes et Jean-Marie Gourio

Chantal Neuwirth Didier Bénureau Christian Pereira Laurent Gamelon Annie Grégorio Régis Laspalles Yolande Moreau Valérie Mairesse Olivier Saladin André Dussollier François Morel Bruno Solo Alexie Ribes Marcel Philippot Michel Fau Grégory Gadebois Dominique Pinon Laurent Stocker de la Comédie-Française Samir Guesmi Philippe Chevallier Diouc Koma Patrick Ligardes Marc Bodnar Serge Bagdassarian de la Comédie-Française Lola Naymark Grégoire Bonnet Alban Casterman Jean-Charles Clichet Daniel Russo Emeline Bayart Jean-Claude Leguay Christine Murrillo India Hair Laurence Vielle Eric Verdin Jenny Olive Sébastien Thierry God Marlon Raphaëline Gampilleau Hélène Vieux Marie-Christine Orry Carance Blanche Karine Pédurand Philippe Vieux Zimsky Jean-Toussaint Bernard Sébastien Poudourel de la Comédie-Française Caroline Arrouais Gilles Cohen Manon Combes Lisa Schuster Isabelle De Botton Camille Rutherford Fabienne Pascaud Nathalie Kanoui Michelle Bréant

MON VOISIN PRODUCTIONS et ULYSSE FILMS présentent BRÈVES DE COMPTOIR UN FILM DE JEAN-MICHEL RIBES ADAPTÉ DE BRÈVES DE COMPTOIR DE JEAN-MARIE GOURIO AUX ÉDITIONS ROBERT LAFFONT SCÉNARIO DE JEAN-MICHEL RIBES ET JEAN-MARIE GOURIO IMAGES PHILIPPE GUILBERT MUSIQUE ORIGINALE REINHARDT WAGNER DÉCORÉS PATRICK OUIERRE
COSTUMES JULIETTE CHANAUD MONTAGE SCOTT STEVENSON SON FRANÇOIS DE MORANT JASSI RAPHAËL SOLLIER THIÉRY LE BON DIRECTEUR DE PRODUCTION OLIVIER HELIE TERAASSANTO RÉALISATEUR PATRICK CARTOIX ET VIRGINIE FÉBRERE SCÉNARIE VALÉRIE CHORENSLUP DIRECTEUR DE LA POST-PRODUCTION JEAN-PHILIPPE LAROCHE PRODUIT PAR DOMINIQUE BESNEHARD MICHEL FELLER
JEAN-MICHEL RIBES MON VOISIN PRODUCTIONS et ULYSSE FILMS EN CO-PRODUCTION AVEC CINEFRANCE 1888 FRANCE 3 CINÉMA FIMALAC INFORMATION AVEC LA PARTICIPATION DE OCS FRANCE TÉLÉVISIONS CANAL+ TV5MONDE et du CENTRE NATIONAL DU CINÉMA et de L'IMAGE ANIMÉE DISTRIBUÉ PAR DIAPHYANA

MON VOISIN PRODUCTIONS et ULYSSE FILMS présentent

Brèves. de Comptoir

un film de Jean-Michel Ribes

un scénario de Jean-Michel Ribes et Jean-Marie Gourio

adapté de BREVES DE COMPTOIR de Jean-Marie Gourio © Editions Robert Laffont - Paris, France

Durée : 1h40

Sortie le 24 septembre 2014

DISTRIBUTION

Diaphana
155, rue du Faubourg Saint-Antoine
75011 Paris
Tél. : 01 53 46 66 66
diaphana@diaphana.fr

PRESSE

Rachel Bouillon
10, rue Mayet
75006 Paris
Tél. : 06 74 14 11 84
rachel.bouillon@orange.fr



Dossier de presse et photos téléchargeables sur www.diaphana.fr

SYNOPSIS

Une journée de la vie du Café L'Hirondelle, sur une petite place de banlieue, en face d'un cimetière.

De l'ouverture à 6h30 du matin jusqu'à la fermeture à 22h30, les clients entrent, boivent, parlent, sortent, re-entrent, re-boivent et reparlent de plus belle. Ils composent un drôle d'opéra parlé, une musique tendre et cocasse, un cantique de pensées frappées au coin du plaisir d'être ensemble, un verre de vin blanc à la main. Le génie populaire danse.

ENTRETIEN

avec Jean-Michel Ribes – réalisateur – co-scénariste

Pourquoi êtes vous fasciné par les Brèves de comptoir ?

J'avoue que cela a été immédiat. Dès que Gourio m'a fait lire ses petits carnets où il les notait, j'ai été conquis. Peut-être parce qu'elles rappelaient l'univers libre, tendre et insolite de Raymond Queneau, que j'ai côtoyé dans ma jeunesse et dont les livres ne me quittent pas. Et puis aussi peut-être son fameux Oulipo, où avec Perec ils expérimentaient toutes les possibilités de langage... Ces brèves sont aussi un langage rare, ni blague, ni mot d'esprit, ni aphorisme, ce sont des paroles de survie pour tenir debout, souvent arrachées à la douleur de l'exclusion. L'humour brut, comme on dit l'art brut, balayant avec dignité le désespoir de ne pas trouver sa place dans la société, c'est l'expression de ceux que l'on ne voit jamais à la télévision ni dans les journaux, que l'on n'entend pas à la radio. Ils se retrouvent au bistrot, ensemble. Là ils s'expriment, libérés de la réalité du dehors dans laquelle ils n'arrivent pas à exister. Le bistrot, c'est leur maison, leur famille qu'ils ne veulent plus quitter. Jean-Marie Gourio, sous cette apparente banalité des dires de comptoir, a découvert les paroles de ces gens perdus, paumés... précaires. Ils sont tendres, joyeux, obscènes, géniaux, racistes... L'homme au grand complet. Et même si personne ne s'écoute vraiment autour du comptoir, royaume du coq à l'âne et même à l'âme, où s'envolent les associations d'idées les plus incongrues, construisant des cadavres exquis à faire pâlir les surréalistes, tout le monde se comprend. Avoir été sensible à cette parole singulière que des milliers de personnes aboient, susurrent ou échangent accoudées à un bar, est la preuve que Gourio est un grand écrivain. Découvrir, c'est créer.

Un grand écrivain que vous définiriez comment ?

Un peu dada, adepte d'une espèce d'écriture automatique, poète et grand romancier populaire aussi... Je l'ai connu punk avec une chaîne autour du cou, plutôt mauvais garçon, aimant baston et picole ; il livrait les journaux avant d'être rédacteur en chef à Hara-Kiri. Il eut vite le génie d'entendre et de repérer la drôlerie, la folie sous la banalité apparente des conversations de comptoir. Personne ne s'était encore aventuré de ce côté-là ; le territoire était vierge. On a bien essayé de l'imiter, sur d'autres terrains, mais ça ne marche pas. C'est l'oreille de Gourio, la qualité des phrases choisies, la rigueur de sa sélection qui font la différence. Et dans des centaines d'années, si on veut de vrais échos de la société française d'aujourd'hui, c'est dans ces brèves de comptoir-là qu'on les trouvera. Historien sans le vouloir, Gourio est aussi un grand témoin d'aujourd'hui, à travers les paroles de ceux qui le disent le mieux.

Pourquoi avoir eu envie d'incarner au théâtre, puis au cinéma les Brèves de comptoir ?

J'avais envie de retrouver ces gens si attachants, d'entendre leur voix. Mais la brève est un peu comme la dent du dinosaure, après il faut reconstruire l'animal, ou retrouver la face cachée de l'iceberg si on veut. Je commence par construire une architecture dramatique, des situations où pourront s'épanouir les personnages. Pour le théâtre, lors des trois spectacles de 1994, 1999 et 2010, j'avais conçu des temporalités différentes pour organiser le tout. La première pièce se déroulait sur une journée, la seconde en quatre saisons et la troisième en une semaine. À l'intérieur de ces structures, avec Jean-Marie Gourio, on s'amuse ensuite à faire naître les personnages et à les réunir dans des conflits thématiques : travail, famille, météo, racisme etc.

Pas de différence donc ?

Dans la mise en scène, si. 80% du travail au théâtre repose sur une direction d'acteurs d'autant plus exigeante que chaque comédien doit interpréter plusieurs personnages différents. Au cinéma, au contraire,

chaque acteur joue le même rôle du début à la fin. D'autre part, à la différence du théâtre, même si sur scène on peut arriver à faire un gros plan ou un plan large, le cinéma, c'est d'abord une écriture visuelle et la caméra est un élément essentiel de la mise en scène. Là, dans cette aventure où le langage prime (BRÈVES DE COMPTOIR est le film le plus parlant depuis le cinéma muet... !) et dans laquelle l'unité de lieu et de temps sont respectées, j'ai souhaité tourner comme je l'aurais fait pour un western, en cinémascope avec une caméra et un steadycam, chargé de donner rythme et mouvement pour que chaque regard, chaque émotion devienne une aventure. Une porte qui claque, un verre qui tombe, un client qui entre, c'est une bombe, un accident de voiture, un immeuble qui s'écroule.

Mais vous venez de dire qu'au cinéma vous écriviez surtout avec la caméra ?

Rien de comparable, évidemment, entre une scène et un immense plateau de cinéma ! J'ai voulu que Patrick Dutertre - mon scénographe habituel au Rond-Point - y construise un bistrot où l'on puisse voir les sédimentations des époques. De l'ancien relais de chasse, à la terrasse des années 2000... La vie, la couleur devaient être aussi apportées par les costumes vifs imaginés par Juliette Chanaud, ma costumière habituelle au théâtre. Une fois posés décor et silhouettes, oui, j'ai voulu tourner une espèce de western, en scope, avec deux caméras qui bougent beaucoup - mais sans donner le tournis ! - et doivent faire de chaque émotion une aventure, amplifier chaque événement. Un verre qui tombe et c'est une bombe ! Les situations qui se percutent les unes aux autres, les enchaînements improbables, la surprise des apparitions remplacent l'assassin qui n'est pas là, les indiens qui ne vont pas attaquer ou le débarquement des Marines à Guadalcanal. Après tout, tous ces gens anonymes sont des héros de la vie, qu'ils traversent en se battant tous les jours pour ne pas en être définitivement exclus, chaque brève en témoigne. Sur le tournage, j'aime que la situation, l'histoire m'emportent et me surprennent. Même quand je conduis, j'aime être dépassé. Ça rend plus inventif encore. Et c'est une belle revanche sur le réalisme et la réalité.

Mêmes sentiments pendant des répétitions de théâtre ?

Oui et non. Disons qu'au théâtre, le montage se fait pendant les répétitions. Au cinéma, on le construit après le tournage. Au théâtre, on reste plus près de l'auteur, au cinéma, le réalisateur lui prend souvent la place. Je me souviens de la merveilleuse complicité que j'ai eue avec Alain Resnais, qui m'a demandé d'écrire le scénario de CŒURS à partir d'une pièce d'Alan Ayckbourn. Après quelques mois de travail, je pensais avoir écrit un scénario avec l'humour et la cocasserie dont nous étions friands l'un et l'autre. Il était très heureux du résultat et au final il a réalisé une œuvre crépusculaire voire testamentaire... et tant mieux, l'auteur du film reste le réalisateur et, quand il s'agit d'Alain Resnais, nous pouvons espérer que ce processus ne change pas.

Comment êtes vous venu au cinéma ?

Claude Berri m'y a poussé. De 1970 à 1977, j'avais écrit et mis en scène une dizaine de pièces, il me dit : « Arrête-toi, tu vas faire toujours la même chose, fais du cinéma ! ». Alors en 1979, je me lance dans RIEN NE VA PLUS avec Jacques Villaret. Film incongru, rien de psychologique. La psychologie m'ennuie au théâtre comme au cinéma. Je ne parviens à travailler qu'à partir du moment où l'histoire me surprend, m'épate et les personnages m'entraînent, je dirais même me guident. Ni morale ni bon goût. Dès que le sens apparaît, j'arrête, je n'aime pas donner des leçons, en tout cas consciemment. L'essentiel pour moi a toujours été de rencontrer des acteurs dont la nature, le génie, le vis comica font jaillir les personnages et augmentent le talent du scénario, si toutefois il en a un. Les BRÈVES DE COMPTOIR ont nécessité une distribution à la fois extrêmement diverse mais réunissant des acteurs de la même « température ». Les 73 comédiens qui incarnent les personnages du film sont tous très différents mais ils appartiennent à la même famille. Manteau d'Arlequin, ou plutôt orchestre où chacun est un instrumentiste virtuose, à moi de les mettre en accord pour jouer la partition de cet opéra parlé que sont les brèves. Nous nous connaissons tous depuis longtemps et il n'y a pas eu un seul couac pendant le tournage, ils étaient, verre en main, immédiatement à l'endroit de la drôlerie et de l'émotion.

Comment avez-vous découvert le cinéma ?

Le vrai cinéma ? À 13 ans, avec mon copain Gérard Garouste pendant les vacances d'été chez ma mère dans le Sud. Un soir, nous avons fait le mur pour aller voir POUIC POUIC avec Louis de Funès, qui se donnait dans le cinéma de la ville voisine. Pas de chance, c'était plein ! Ne voulant pour rien au monde rater cette soirée de cinéma, on a foncé dans la salle d'à côté. On y projetait HUIT ET DEMI de Fellini. Et là, lui et moi, on est restés collés sur nos sièges, illuminés. L'un comme l'autre qui ne sommes pas doués pour le réel, on était face à quelqu'un qui le réinventait, qui nous emmenait loin des formatages quotidiens... tout devenait possible. On a eu la sensation qu'une porte s'ouvrait, où nous pouvions respirer nous aussi... Après, j'ai découvert Buñuel avec la même passion. Le générique de *Merci Bernard*, la série que j'ai réalisée pour France 3 n'était d'ailleurs qu'un hommage au CHARME DISCRET DE LA BOURGEOISIE...

Avec la présence du cimetière tout proche, la mort plane - comme chez Buñuel - dans Brèves de comptoir.

C'est vrai que derrière un désir d'émancipation, de gaieté, de désinhibition, sous l'alcool se cache souvent une pulsion de mort. Mes meilleurs amis en ont hélas été victimes. Philippe Khorsand, Roland Blanche, Jacques Villeret, Roland Topor, que j'accompagnais souvent dans leur nuit blanche, moi-même étant allergique à l'alcool, j'étais dans leur virée « le sobre Capitaine Ribes » comme ils m'appelaient tous. J'ai peut-être inconsciemment voulu, en plaçant ce bistrot face à un cimetière, qu'ils fassent partie eux aussi du film. Je les aimais tant. Et finalement, le savoir peut-être là, c'est la garantie que ce film reste joyeux, car les nombreux fous-rire que nous avons partagés ensemble sont éternels.

ENTRETIEN

avec Jean-Marie Gourio – co-scénariste

Quand et comment vous est venue la passion des comptoirs ?

Petit, au tout début des années 60. Mon père était revenu amoché de la guerre d'Indochine, (tuberculose, polio etc.). Pour oublier, il passait sa vie dans les bistrotts de la rue du Cherche-Midi, à Paris, où ma mère était concierge. Je le suivais partout, m'asseyais une main accrochée à sa béquille, l'autre à sa jambe. Je me sentais bien. Depuis sa mort - j'avais 6 ans - j'ai toujours aimé me mettre à côté des plus fracassés dans les bars. Je me sens bien. Les bistrotts, c'est ma famille, là d'où je viens.

Comment avez-vous découvert les brèves de comptoir, désormais marque déposée dans le dictionnaire Larousse ?

En 1985, après un bouclage de Charlie Hebdo, où j'étais rédacteur en chef adjoint – après avoir commencé comme maquettiste à Hara-Kiri... – j'entends au bar d'à côté, le Relais Lagrange : « Est-ce qu'une plante carnivore peut-être végétarienne ? ». Ça m'a fait rire, j'ai noté. Le lendemain, j'en ai repéré une autre. Ça y était, j'avais chopé la fréquence de ces paroles-là. J'en ai tiré d'abord une petite colonne de brèves dans le journal, puis une demie page, puis un petit livre édité en kiosque en 1987, que Jean Carmet a lu, et dont il a voulu dire des extraits dans *Palace*, la série de Jean-Michel Ribes sur Canal +. À partir de là, j'ai collecté et publié un recueil de brèves chaque année, jusqu'en 2000...

Comment procédez-vous ?

Chaque jour, et aujourd'hui encore, je m'installe au bout d'un zinc. Debout. On ne balance pas les vraies brèves de comptoir attablé. Les meilleures viennent d'ailleurs de gens qui passent leur temps dehors, et viennent se réchauffer. Pour eux – postiers, agents des pompes funèbres, égoutiers, garagistes, ouvriers du bâtiments, éboueurs, chômeurs... – le bistrot est un havre où il fait bon discuter. D'où le mouvement, la liberté, l'énergie de leurs phrases, qui sautent constamment du coq à l'âne ; et l'étrange fraternité, aussi, qu'elle suscite entre eux... J'ai mes habitudes dans plusieurs bistrotts, selon les horaires et les jours de la semaine. Je commande ma bière, j'attends, j'écoute. De ma place, je vois tout sans être repéré, j'entends plusieurs conversations en même temps. Il faut saisir les brèves et les noter immédiatement, sinon on en perd la formulation qui en fait le sel. Il faut que ça soit volé aussi, buissonnier pour que ça soit joli. Et tant pis si les phrases sont mal foutues, mal dites, si elles se tortillent, c'est ça qui les rend vivantes. Sur tout ce que j'entends quotidiennement, j'en sélectionne environ 3000 par an qui sont des perles...

Depuis trente ans que vous y êtes attentif, avez-vous remarqué une évolution dans ces brèves de comptoir ?

Elles témoignent davantage de la vie quotidienne, de la vie de famille, des petits tracas, que de la politique, à laquelle les gens ne croient plus guère, et dont ils se fichent. Depuis cinq, six ans, j'ai l'impression qu'une fatigue s'est installée au bistrot. Les habitués se recroquevillent sur eux-mêmes, ils n'ont plus d'espoir, ils en ont marre, ils restent entre eux, se réconfortent entre eux. C'est que leur parole est bien plus libre au bistrot que chez eux, où même le papier peint, le canapé, le chien moche les surveillent. « La maison, c'est le tombeau des vivants » disait un sage indien. Mais les bistrotts ferment ; il n'en existe plus dans certains villages. Sans échange, des peurs obscures s'installent, et ça fait le lit du Front National.

Comment est née la collaboration avec Jean-Michel Ribes ?

Le dessinateur et humoriste Gébé m'avait recommandé à lui pour entrer dans l'équipe d'auteurs de *Merci Bernard*, la série que Jean-Michel réalisa pour France 3 de 1982 à 1984. Puis nous avons enchaîné avec *Palace* en 1988... Grand amateur de brèves de comptoir, Jean-Michel m'a peu à peu convaincu d'en faire du théâtre. Je n'étais pas chaud d'abord, je redoutais la caricature, c'est si fragile cette parole-là... Mais je voulais en faire entendre la poésie. J'ai accepté. Jean-Michel en a tiré trois spectacles et aujourd'hui un film...

Comment travaillez-vous ensemble ?

Au théâtre comme au cinéma, c'est la même technique. Jean-Michel a l'idée d'une structure générale. On étale devant nous des milliers de brèves, triées par thème – religion, alcoolisme, famille, travail, couple etc. On sait qu'il faut ouvrir le bal avec quelque chose de fort. On cherche. On a depuis toujours décidé que n'importe quel personnage pouvait dire n'importe quelle brève - un homme, une femme, un petit, un grand, un gros, un maigre. On essaie de faire des couples, d'associer des gens. C'est un vrai puzzle qui fonctionne par associations d'idées, de gestes, de sonorités. On se laisse la liberté de changer, de bouger les pièces pendant quelques temps. Pour que ce soit vivant, on doit créer des incidents, des ruptures, des crises, des désarrois ou des rires. J'apprécie chez Jean-Michel la vitesse de pensée. On ne discute même plus. On se regarde. Et en un quart de seconde, on s'est compris. On sait si ça marche ou pas. Et c'est pareil au théâtre et au cinéma. Aucune différence. Sauf qu'au cinéma, je suis moins présent, moins efficace. Je n'interviens pas auprès des comédiens comme ça m'arrive pendant les répétitions de théâtre. Il y a trop de problèmes techniques que je ne contrôle pas.

Comment vous complétez-vous avec Jean-Michel Ribes ?

Il travaille les brèves en vrai musicien. Il les entend comme une partition musicale. Il leur donne du rythme. Avec une sensibilité particulière. Comme moi, il aime la mélancolie, la tristesse de ces vies qui accrochent un peu au fond de la casserole... Et puis, mystérieusement, il y a cette brève que dit Christian Pereira dans le film en regardant le ciel, et qui l'émouvait aux larmes à chaque prise : « Tant qu'il y aura des sirènes de bateau, ça va. Les sirènes de bateau, c'est la terre qui dit qu'elle est grande. »

BIOGRAPHIE SÉLECTIVE

de Jean-Michel RIBES

Auteur dramatique, metteur en scène et cinéaste, Jean-Michel Ribes revendique la fantaisie subversive et l'imaginaire, poursuivant un parcours créatif libre, à la frontière des genres.

Il dirige le Théâtre du Rond-Point depuis 2002, où il défend l'écriture dramatique d'aujourd'hui.

CINÉMA

2014 - BRÈVES DE COMPTOIR

D'après *Les Brèves de comptoir* de Jean-Marie Gourio
Scénario Jean-Michel Ribes et Jean-Marie Gourio – Réalisation de Jean-Michel Ribes

2008 - MUSÉE HAUT, MUSÉE BAS

Scénario et réalisation de Jean-Michel Ribes

2006 - COEURS

Scénario de Jean-Michel RIBES / Adaptation de la pièce d'Alan Ayckbourn, *Privat fears in public places*
– Réalisation de Alain Resnais

1994 - CHACUN POUR TOI

Scénario de Jean-Michel Ribes et Philippe Madral – Réalisation de Jean-Michel Ribes

1986 - LA GALETTE DU ROI

Scénario de Roland Topor et Jean-Michel Ribes – Réalisation de Jean-Michel Ribes

1979 - RIEN NE VA PLUS

Scénario de Jean-Michel Ribes et Philippe Khorsand – Réalisation de Jean-Michel Ribes

THÉÂTRE

Il est auteur et metteur en scène d'une vingtaine de pièces, dont *Les Fraises musclées* (1970), *Tout contre un petit bois* (1976, Prix des « U » et « Prix Plaisir du théâtre »), *Théâtre sans animaux* (2001, Molières de la meilleure pièce comique et du meilleur auteur) et *Musée Haut, Musée Bas* (2004, sept nominations aux Molières, Molière de la révélation théâtrale pour Micha Lescot).

Depuis 2008, il met en scène *Batailles*, qu'il a coécrit avec Roland Topor, *Un garçon impossible* (2009), de l'auteur norvégien Petter S. Rosenlund, *Les Diablogues* (2009), de Roland Dubillard, *Les Nouvelles Brèves de Comptoir* (2010), adapté du recueil du même titre de Jean-Marie Gourio. En 2011, il écrit et met en scène *René l'énervé – opéra bouffe et tumultueux*, mis en musique par Reinhardt Wagner. Au Théâtre du Rond-Point, en 2013, il recrée *Théâtre sans animaux* et met en scène *L'Origine du monde* de Sébastien Thiéry.

TÉLÉVISION

Pour la télévision, il écrit et réalise de nombreux téléfilms et les deux séries cultes *Merci Bernard* (1982 à 1984) et *Palace* (1988 à aujourd'hui).

LITTÉRATURE

Il imagine *Le Rire de résistance*, deux volumes, manifestes d'insolence, de drôlerie et de liberté, pour saluer tous ceux qui, de Diogène à Charlie Hebdo (Tome 1) et de Plaute à Reiser (Tome 2), ont résisté à tous les pouvoirs par le rire. Il publie chez Actes Sud un almanach invérifiable *Mois par moi* (octobre 2008), une série de photographies *Voyages hors de soi* (mars 2009), rapporté de ses séjours en Asie, *J'ai encore oublié Saint-Louis* (octobre 2009), et *Les Nouvelles Brèves de Comptoir* avec Jean-Marie Gourio (coédition Actes Sud-Julliard - février 2010). En 2013, il publie chez Points dans la collection Le goût des mots dirigée par Philippe Delerm, *Les mots que j'aime et quelques autres*.

PRIX

Il a reçu le Prix des Jeunes Auteurs SACD en 1975, le Grand Prix de l'Humour Noir en 1995, le Molière du meilleur auteur francophone, le Prix Plaisir du Théâtre en 2001 et le Grand Prix du Théâtre de l'Académie Française pour l'ensemble de son œuvre. En juin 2011, il obtient le Grand Prix de la SACD.

BIOGRAPHIE

de Jean-Marie GOURIO

Jean-Marie Gourio est un auteur et un scénariste français, né à Nérac en 1956.

Personnalité aux talents multiples, il fait son entrée dans le magazine Hara-kiri en 1976 (et en devient rédacteur en chef adjoint en 1978), puis dans plusieurs autres publications des éditions du Square (Charlie Hebdo, BD Hebdo...). Il est également rédacteur en chef du magazine Zéro.

Travaillant aussi pour la télévision, il collabore avec Jean-Yves Lafesse et Luis Rego pour *Le Tribunal des flagrants délires*, et avec Les Nuls pour *Histoire de la télévision ABCD Nuls* en 1990, et l'émission en direct du pavillon Gabriel. Il participe aussi à l'écriture de plusieurs émissions de télévision (notamment pour *Merci Bernard* aux côtés de Jean-Michel Ribes, pour *Les Guignols de l'info* de 1989 à 1993) et de films (INSPECTEUR LA BAVURE, SITE-JAVA, L'EAU DES FLEURS).

Auteur de plusieurs romans comme *Autopsie d'un nain* (1986), et plus récemment *Un café sur la lune* (2011-Julliard) et *Sex toy* (2012-Julliard) il publie également des livres plus sombres dont *Apnée* aux Editions Julliard sorti en 2005.

Déjà évoquées dans le magazine Hara-kiri, c'est en 1987 que Jean-Marie Gourio publie pour la première fois ses *Brèves de comptoir* recueillies au fil des jours dans les bistrots. Jusqu'en 2000, il publiera un nouveau recueil chaque année, puis en 2007, *Brèves de comptoir, l'anniversaire !* Il publie le premier tome des *Nouvelles Brèves de Comptoir* en 2008, le deuxième tome en 2009, et le troisième tome en 2012 aux éditions Robert Laffont (Collection Bouquins).

En 1989, Jean-Michel Ribes les glisse dans son fameux *Palace* en les offrant à Jean Carmet, puis propose à Jean-Marie Gourio de les « mettre en théâtre ». Ils inventent ensemble pour la scène *Les Brèves de comptoir* créées au Théâtre Tristan Bernard en 1994 (jouées 350 fois) puis *Les Nouvelles Brèves de comptoir* en 2000 au Théâtre Fontaine (jouées 300 fois) puis un troisième volet en 2010 au Théâtre du Rond-Point à Paris.

Il obtient le Grand Prix de l'Humour Noir en 1994 et en 1998, pour ses *Brèves de comptoir*, le Prix Populiste en 1998 pour son roman *Chut!*, le Prix Alexandre Vialatte, le Prix Bacchus, Le Grand Prix de l'Académie Française du jeune théâtre 2000 pour *Les Brèves de comptoir*.

LISTE ARTISTIQUE

Chantal Neuwirth	La Patronne
Didier Bénureau	Le Patron
Christian Pereira	Le Garçon
Laurent Gamelon	Rubens
Annie Grégorio	La Postière
Régis Laspalès	La Moule
Yolande Moreau	Madame Lamelle
Valérie Mairesse	Madame Pelton
Olivier Saladin	Pulmoll
André Dussollier	L'Homme Politique
François Morel	Pivert
Bruno Solo	Bolo
Alexie Ribes	Gigi
Marcel Philippot	Monsieur Rabier
Michel Fau	L'Ecrivain
Grégory Gadebois	Taxi 1
Dominique Pinon	Taxi 2
Laurent Stocker de la Comédie-Française	Monsieur Laroque
Samir Guesmi	Couss
Philippe Chevallier	Monsieur Latour
Diouc Koma	Dakar
Patrick Ligardes	Le Coiffeur
Marc Bodnar	L'Homme amoureux
Serge Bagdassarian de la Comédie-Française	Le Philosophe
Lola Naymark	La Jeune Femme rousse
Grégoire Bonnet	Le Contremaître
Alban Casterman	Monsieur Jean
Jean-Charles Clichet	Monsieur « Pâtes à l'ail »
Daniel Russo	Jacky – Eboueur 1
Jean-Claude Leguay	La Tonne – Eboueur 2
Emeline Bayart	La Dame impassible
Christine Murillo	La Commerçante
India Hair	La Gourmande
Laurence Vielle	La Dame chic
Eric Verdin	L'Egoutier
Jenny Clève	La Vieille Dame
Sébastien Thiéry	Le Type à casquette
Les Employés Monofixe	
Ged Marlon	
Raphaëline Goupilleau	
Hélène Viaux	
Marie-Christine Orry	
Garance Blanche	
Karine Pédurand	

Les Employés des Pompes Funèbres
Philippe Vieux
Jean-Toussaint Bernard
Zimsky

Sébastien Pouderoux de la Comédie-Française Le Chirurgien
Caroline Arrouas L'Infirmière
Gilles Cohen L'Anesthésiste

Les Joueuses de cartes
Manon Combes
Lisa Schuster
Isabelle De Botton
Camille Rutherford

Fabienne Pascaud La Dame en deuil
Victor Pontecorvo Pilou
Nathalie Kanoui La Femme Bourrée
Tiphaine Gentilleau La Collègue
Antoine Gouy Le Joggeur
Jean-Paul Dix Le Livreur
Yann Papin Tarzan
César Andréï Le Client maigre

La Chorale alsacienne
Gilles Bugeaud
Antoine Philippot
Jeanne-Marie Levy
Sophie Angebault
Rachel Pignot
Virginie Ferrere
Dominique Besnehard

Michelle Bréant Virginie, la fille des patrons

Les fils de Dakar
Nathan M'Bo
Adam N'Diaye
Abou Sow

Avec la participation de
Jean-Daniel Magnin
Reinhardt Wagner
Jean-Michel Ribes
Jean-Marie Gourio

LISTE TECHNIQUE

Image Philippe Guilbert
Musique Originale Reinhardt Wagner
Décors Patrick Dutertre
Costumes Juliette Chanaud
Montage Scott Stevenson
Son François De Morant - AFSI, Raphael Sohier,
Thierry Le Bon
Directeur de production Olivier Hélié
1er assistant réalisateur Patrick Cartoux et Virginie Ferrere
Scripte Valérie Chorenslup
Directeur de postproduction Jean-Philippe Laroche
Production Mon Voisin Productions et Ulysse Films
Produit par Dominique Besnehard, Michel Feller
et Jean-Michel Ribes
En co-production avec Cinéfrance 1888, France 3 Cinéma
et Fimalac Information
Avec la participation de OCS, France Télévisions, Canal Plus et TV5 Monde
Avec le soutien du CNC